

## Le « laquais »

Quand Tao fut orphelin, il trouva refuge au fond de la cour, dans la petite cabane à la charpente en pointes arrondies. Il n’y était jamais seul, hélas. D’autres malheureux partageant sa triste condition s’y serraient la nuit avec lui. Le jour, Tao s’isolait dans la cour basse, en un lieu où il pouvait rester des heures à rêvasser loin du tumulte des autres orphelins.

Il rêvait d’une noble destinée.

Madame Shing-Mu, « celle qui règne sur le Ciel et sur la Terre » le lui avait prédit.

Il était son préféré, elle lui apportait chaque matin un gruaud spécial auquel nul autre n’avait droit. Elle le couvait du regard pendant qu’il avalait son déjeuner. Elle s’assurait qu’il ait reçu plus que sa portion et que, repu, il n’ait plus faim.

Puis elle s’asseyait et le prenait sur les genoux. Madame Shing-Mu avait pour lui la tendresse d’une mère. Elle le caressait, flattait son ventre, se réjouissait dès qu’elle le voyait prendre du

poids et devenir bien potelé. Il devait faire envie et non pas pitié, disait-elle en l'embrassant.

Elle lui murmurait chaque jour qu'il était beau, qu'il finirait laquais à la table impériale, que son destin était de satisfaire au Palais de l'Empereur. Qu'il avait un destin tout tracé ! Elle tâta régulièrement les bourrelets qui plissaient le ventre de Tao, ce qui lui faisait des chatouilles et il riait. Elle riait avec lui.

Madame Shing-Mu retournait ensuite à ses tâches et Tao s'installait loin des autres, au calme derrière un buisson de rhododendrons où il passait sa journée à digérer et à rêver de devenir laquais à la Cité Interdite. Servir l'Empereur, sa femme attirée, ses concubines ou ses eunuques, déambuler dans les jardins alentours, bordés de lacs somptueux, se gaver de nourriture abondante, écouter le son mélodieux du guqin.

Un matin, alors que Jinan, sa ville natale traversée par le Fleuve Jaune qui miroitait d'éclats vert émeraude, se réveillait de la torpeur de l'hiver, Madame Shing-Mu vint plus tôt que d'ordinaire le tirer de son nid douillet.

Le jour était arrivé. Tao avait atteint l'âge. Madame Shing-Mu le serra contre son cœur et le confia à son mari.

Pour qu'il ne glisse pas durant le voyage, Tao fut attaché soigneusement sur le dos de Goshi, un âne chétif qui ressemblait fortement à la monture de Zhang Gualao, un Immortel qui chevauchait assis à l'envers.

Le cœur serré, Tao vit s'éloigner la cour jouxtant sa maison dont le toit à pente relevé en coin faisait penser à un large sourire.

Flanqué entre, d'un côté, des cages de poulets criards et, de l'autre, de jeunes cailles et perdrix ficelées par les pattes, Tao avait du mal à trouver un équilibre stable. Il manqua glisser à plusieurs reprises et finir piétiné par Goshi qui malgré son allure de gringalet avoisinait les deux-cents gōngjīn. Les volatiles secoués par le trot cacabaient, nasillaient, gloussaient.

- Si elles ne se taisent pas, je vais leur tordre le cou à ces volailles. Elles finiront Kung Pao, laquées ou en bouillon !

Soudain, comme si le message avait fait mouche, la joyeuse ménagerie se tut et on put enfin entendre le sifflement du vent à travers les bouleaux de l'Himalaya dont les écorces pâles striées de bandes brunes ressemblaient aux tigres blancs royaux.

Le silence fut de courte durée. Deux mandarins jaillirent d'un bosquet de Ginkgos Biloba, proche de la route caillouteuse et les interpellèrent :

- Nǐ hǎo !

- Nǐ hǎo ! répondit le muletier.

L'un des deux mandarins qui portait un carré orné de deux grues sur son habit de soie, se mit à inspecter l'attelage hétéroclite et vérifier si les pattes de Goshi étaient bien ferrées puis se planta devant le conducteur.

- Votre âne est trop vieux et trop chargé. Où allez-vous ?

- A la Cité Interdite, Monsieur. Ma famille et moi travaillons au service de l'Empereur.

- Présentez vos papiers !

Le muletier sortit fébrilement les documents justifiant ses attributions. Mais le haut-fonctionnaire ne jeta qu'un œil méprisant sur le laissez-passer qu'il ne prit pas la peine de lire.

- Je vais être obligé de vous verbaliser !

- Ah ! Pour quelles raisons, Monsieur ?

- La charge de votre attelage est beaucoup trop lourde pour cet âne qui est bien frêle.

- Mais, Monsieur, je ne transporte que de la volaille, des fruits et...

Tao se recroquevilla, retint son souffle, rentra son ventre. Il voulut paraître plus chétif et plus léger. Il s'en voulut d'être aussi

gras. Par sa faute, le gentil muletier allait devoir payer une amende injuste. Mais en vain :

- Ça vous fera cent cinquante pièces de cuivre, à régler sur-le-champ ! coupa net le second fonctionnaire.

Le mari de Shing-Mu trouva bien étrange la manière d'agir de ces deux mandarins de Premier Rang. Les deux grues sur leur carré attestaient de leur dignité d'hommes de lettres et d'érudits. Jamais ils n'auraient dû se trouver sur la route, à inquiéter un pauvre paysan. Cette mission de police ne leur incombait pas.

Son sang ne fit qu'un tour, il arracha les papiers des mains du mandarin, lui asséna un bon coup de jarre en céramique céladon et se mit à jeter des mandarines qu'il transportait, sur la tête du deuxième homme. Il donna un grand coup de talon sur le flanc de Goshi qui démarra en trombe et s'enfuit tandis qu'il entendait derrière lui :

- Délit de fuite, ça va vous coûter cher ! Des mandarines sur des mandarins, ça va vous coûter très cher ! Arrêtez-vous ! Arrêtez-vous !

Mais le muletier continua sa chevauchée et préféra dévier sa route et emprunter des chemins détournés pour semer ses éventuels poursuivants.

Il fallut plus d'un li à Tao pour se remettre de ses frayeurs. Que d'émotions en une seule journée ! C'était la première fois qu'il sortait de chez lui. La rencontre avec ces mandarins corrompus lui avait donné la chair de poule et les sinuosités de la route commençaient à lui soulever l'estomac. Sans compter que le galop peu harmonieux et désuni de Goshi lui meurtrissait le cou. Mais il se redressa un peu et sourit au muletier qui lui caressa la tête. Celui-ci fulminait après les deux voleurs qui avaient tenté de le dépouiller en abusant d'un costume qu'ils avaient sûrement volé à de malheureux fonctionnaires dont il préférait ignorer ce qu'ils étaient devenus.

Tao se laissa aller, bercé par le balancement de Goshi qui le menait paisiblement vers la capitale de l'Empire du Milieu. Cet horizon serait plus paisible, plus serein... enfin, le souhaitait-il.

Il songea alors à la princesse qui l'attendait certainement là-bas, vêtue d'une robe flamboyante, coiffée d'un dessus de tête vert et roux laissant échapper de grandes mèches orange à la manière d'un éventail, une princesse aux joues de porcelaine blanche, dans les bras de laquelle il pourrait se blottir.

Arrivés à la cité impériale, le muletier, Goshi, Tao et la volaille pénétrèrent dans l'enceinte par la porte de la Paix Céleste. La route se poursuivait de l'autre côté de la muraille. Tao fut

émerveillé par la beauté des jardins, des temples et monastères, des pagodes et des lacs dont on lui avait si souvent parlé...

Mais ce furent les vapeurs de thé fumé, les parfums de pivoine, de jasmin, de kumquats, de pruniers et de poivriers qui l'enivrèrent et le guidèrent jusqu'au centre de la cour où s'activaient de nombreux hommes et femmes, occupés à préparer le souper de l'Empereur.

Toutes ces senteurs n'étaient pas sans lui rappeler l'entêtant parfum de sa mère qu'il avait si peu connue et qu'il confondait sans doute avec celui de Madame Shing-Mu. Un mélange d'épices, de miel et d'anis étoilé.

De son père, il gardait le souvenir de son allure juvénile, de son visage à peine souligné d'un duvet brun et séduisant. Il était si beau que toutes les cours, haute et basse réunies, se pâmaient devant lui. Il avait eu de nombreuses prétendantes, lui le prince venu du Shandong, dont elles avaient espéré une œillade complice ou un geste discret, promesse d'une rencontre au clair de lune, près du tulipier dont les fleurs ressemblent au carquois de Cupidon, rempli de flèches-étamines. Mais il n'avait eu qu'un seul amour, la mère de Tao.

A peine détaché de son âne, Tao avisa un lac comme il n'en avait jamais vu. Des lotus y étalaient leurs larges feuilles sur une eau claire et apaisée. Il échappa à la vigilance du valet qui l'accompagnait et courut jusqu'au bord du lac. Il avait soif. Il entra dans l'eau. Fraîche et limpide. Il était contusionné par le voyage. En quelques mouvements, il gagna le centre de l'étang. Sur le bord, le muletier et les serviteurs qui l'attendaient s'agitaient, lui faisant signe de revenir. On ne faisait pas attendre l'Empereur ! Mais Tao pour la première fois de sa vie n'en fit qu'à sa tête, qu'il piqua vers les profondeurs du lac.

Quelle ne fut pas sa stupeur lorsqu'il découvrit au fond de l'eau une bague argentée !

- C'est incroyable ! s'écria-t-il. C'est la bague que portait ma mère. Je la reconnaîtrais entre mille. Je jouais avec cette bague lorsque je me tenais blotti contre elle. Jamais je ne me suis senti aussi en sécurité que sous son aile protectrice et aussi heureux que lorsqu'elle me racontait les histoires de la dynastie Ming. Je rêvais alors de partir à la conquête du monde, avec l'amiral Zheng He, commandant de notre puissante marine de guerre !

« Tu vois, Tao, l'Empereur Hongwu nous protège ainsi que tous les êtres vivants qui nous entourent. Ne le fais pas attendre ! »



Tao, revenu à la surface, avait bien entendu sa mère lui parler, de l'au-delà. Il vit alors sa silhouette translucide nager gracieusement entre les lotus, puis disparaître dans l'onde.

Alors il décida de regagner le bord de l'étang. La nervosité y était toujours plus intense. On avait jeté à l'eau une poutre de bois qu'un enfant guère plus âgé que Tao, chevauchait et utilisait comme embarcation afin de venir à sa rencontre. Il était moins gras que lui, plus nerveux et plus féroce. Arrivé à sa hauteur, il saisit Tao par le cou et le hissa sur la poutre.

On le conduisit sans ménagement jusqu'à un pavillon où une agitation de fourmilière lui donna le tournis. On le posa sur un billot de bois, on le sécha, on lui ouvrit la bouche, on lui ausculta la gorge. On lui souleva la paupière pour inspecter son œil, on écarta ses doigts pour s'assurer qu'il n'y avait point de vermine.

Autour de lui, les serviteurs étaient inquiets. Tao comprit que le mulier avait trop tardé, la rencontre avec les faux mandarins lui avait fait perdre un temps précieux et retarder la préparation du repas de l'Empereur ; ce soir, il donnait une réception fastueuse pour remercier les ambassadeurs et les hauts dignitaires venus des différentes provinces de l'Empire.

Tao devina que le temps pressait. On l'attendait à la table de l'Empereur. On allait le préparer plus vite que prévu. Tao fut saisi d'angoisse. Quoi ? Déjà ! Madame Shing-Mu avait tellement parlé de lui qu'il semblait impossible que la réception de ce soir se déroulât sans lui. Mais il n'avait jamais servi à la table de quiconque. Oui, il avait rêvé d'être au service des plus grandes familles, oui il avait observé les laquais de sa demeure mais il n'avait pas encore appris l'étiquette si stricte qui commandait à la table impériale et sa démarche dandinante restait encore peu gracieuse.

Il voulut s'échapper. On l'attrapa alors qu'il franchissait la porte des cuisines. On l'entrava afin qu'il ne puisse plus bouger.

Une lavandière déposa à côté de lui un tas de linge. Sa tenue ?

Un mitron souleva le couvercle d'une grande marmite dans laquelle bouillait de l'eau. Il ouvrit la gueule du four qui crachait des flammes et y jeta de nouvelles bûches pour forcer le feu.

Un cuisinier se planta à côté de Tao, un couteau dans chaque main, les frotta l'un contre l'autre pour en aiguiser les lames.

Un second en cuisine ouvrit une porte donnant sur un cagibi dont le courant d'air froid et sec fit tressaillir Tao ; intrigué par des

masses luisantes, pendues à des crochets, il recula d'effroi lorsqu'il reconnut de gros canards, plumés, badigeonnés d'un sirop parfumé au vinaigre de riz.

A ce moment précis, il sentit son corps se soulever et sa gorge se serrer jusqu'à l'étouffement, il s'agita dans tous les sens pour échapper à cette étreinte mortelle, il commença à battre des ailes en y laissant des plumes, il tenta de se débattre en agitant ses pattes griffues et tourner sa tête afin que son bec puisse mordiller la main calleuse de son bourreau !

C'est suspendu au-dessus de la grande bassine d'eau bouillante que Tao entendit la sentence finale :

- Allons donc ! Voici le canard promis par Madame Shing-Mu, élevé à la graine de millet, de sorgho et de sarrasin ! Quelle noble destinée que la tienne ! Notre Empereur sera ravi de dévorer ta chair tendre, suçoter ton cou et déguster ta langue ! dit le cuisinier en plongeant lentement Tao dans son dernier bain après lequel il fut plumé, fumé et laqué comme dans ses rêves les plus fous.